

e Txomin Laxalt / photographie Cédric Pasquini

ZOÉ BRAY



ARI, DIASPORA E IDENTITÀ

DATES CLÉS

1996

Huit mois à l'ikastola d'Osses pour sa thèse d'anthropologie

1998

Bourse de recherche à l'Institut Universitaire Européen de Florence

2006

Prix de la culture basque de la Ville de Bayonne

2011

Berlin, portraits de Basques

2014 :

Poste de recherche à l'Université hébraïque de Jérusalem

ARTE, DIASPORA ETA NORTASUNA

Antropologoa baita ere margolaria, diasporako kideztat bere burua dauka Zoé Bray-k. Munduan zehar, bere talentua diasporaren zerbitzuko ezarri du.

E

si la diaspora, basque ou autre, n'était plus cette utilisation obstinée de la mémoire collective pour renouer avec la patrie perdue ? Et si la diaspora n'était plus l'expression d'une maintenance obligée de liens vers des territoires d'origine qui ne se situent plus, au fil des générations que dans le temps ou dans un imaginaire sublimé ? Et si elle permettait aujourd'hui, de nouveaux questionnements sur l'identité, sur les formes et la nature des réalités migratoires avec des outils tout aussi performants que l'art par exemple ?

Zoé Bray (1974, Paris) en est une illustration parfaite. Née d'un père anglais, journaliste, et d'une mère artiste peintre aux origines basques (Ahaxe/Ahatsa), Zoé se définit comme peintre anthropologue, un rapprochement qui ne paraît pas immédiatement évident. Les vacances d'été à Ostabat/Izura viennent comme principe fondateur : « *Nous n'étions jamais que des estivants, mais pour nous ces trois mois étaient des moments clés, des instants de stabilité ; nous avions une vie sociale et il y avait les précieux récits d'amatxi.* » La profession du père contraint la famille à de nombreux, mais riches déplacements : Paris, Bruxelles, Rome. Une vie nomade qui entretiendra son goût du voyage et fatalement d'une quête identitaire qui lui fait affirmer : « *Je fais partie de la diaspora* ».

Des études d'anthropologie, menées à Édimbourg, sanctionnées par une thèse dont le thème : *Développement des ikastolas en Iparralde* (1996), déterminera son parcours. « *L'apprentissage intensif de l'euskara, un séjour de six mois dans une famille d'Ortzaize (Osses) pour les besoins de ma thèse m'ouvrent un nouveau monde et me poussent à m'impliquer davantage.* » Chargée de mission au *European Bureau for Lesser*, à Bruxelles (1998), elle édite un guide permettant aux différentes communautés de naviguer dans les méandres de la bureaucratie. Un retour vers le monde de la recherche

entraîne Zoé en Euskal herri pour travailler au sein du Consorcio Txingudi (Hendaye, Irun, Hondarribia) sur le thème du transfrontalier, « *une passionnante réflexion menée non seulement sur les frontières physiques mais aussi sur les frontières mentales.* » Un livre vient clore un chapitre existentiel : *Living Boundaries : Frontiers and identity in the Basque Country* (2004) comme un pied de nez de la part de celle qui passe sa vie à franchir les frontières. L'atavisme maternel va s'imposer. attisé

par sa nomination à l'Institut universitaire européen de Florence, toujours dans le cadre des langues minoritaires. L'anthropologue en profite pour se former à la peinture et au dessin « *pour, par le biais du portrait, aller à la rencontre des gens.* » Une forme originale autant que subtile de physiognomonie qui permet à travers la peinture de déceler les qualités de l'esprit en se fondant sur les caractéristiques visibles. Un pari audacieux mis au service de la diaspora, engageant autant l'artiste que le modèle, « *chacun ayant sa propre façon de situer sa relation avec le Pays basque* ». En 2011, lors d'une nouvelle vie à Berlin – elle y rencontre Christian, son compagnon – Zoé exécute les portraits de jeunes Basques installés en Allemagne suite à la crise qui frappa l'Espagne. « *Anthropologiquement un modèle a beaucoup de sens ; ces regards croisés sont intimes et intimidants. L'un comme l'autre nous nous rendons vulnérables et le résultat est déconcertant, on en discute. Le résultat peut être décevant, qu'importe, c'est le processus qui compte* », confie-t-elle.

Elle n'a qu'une exigence, lourde de sens : un minimum de cinq jours pour deux heures de pose au quotidien. La confrontation, pendant un mois avec le sculpteur Nestor Basterretxea sera essentielle. De cette alchimie à faire pâlir Dorian Gray, sourd toute la souveraineté de cet artiste majeur.

En 2011, une nouvelle nomination au Centre d'Études basques de Reno (USA) comme professeur de culture basque l'incite à persévérer dans sa réflexion sur le rôle de l'art dans l'identité, de sa relation avec la politique. Une quête qui devient fatalement douloureuse alors qu'elle décroche une bourse de recherche de quatre ans à l'Université hébraïque de Jérusalem. Sa volonté de peindre la diversité contraint Zoé à braver le pays qui l'héberge et que le poète palestinien Mahmoud Darwich dans son poème *Identités* appelait l'Autre.

Zoé a mis à profit six mois sabbatiques pour participer au *National cow-boy portrait gardening* du dernier week-end de janvier à Elko (Nevada), un festival consacré à la poésie des cow-boys et dont l'édition 2018 fut dédiée aux Basques, très présents au Nevada. Elle y aura présenté quelques portraits de ceux qui participent toujours, au-delà de l'océan, à cette construction sociale mais multiple et complexe que l'on appelle diaspora basque. ●

Mots-clés/Hitz gakoak

Parcours : **ibilbide**

Dessin : **marrazki**

Portrait : **erretratu**

Construction : **eraikuntza**

Le modèle doit poser deux heures par jour, pendant cinq jours